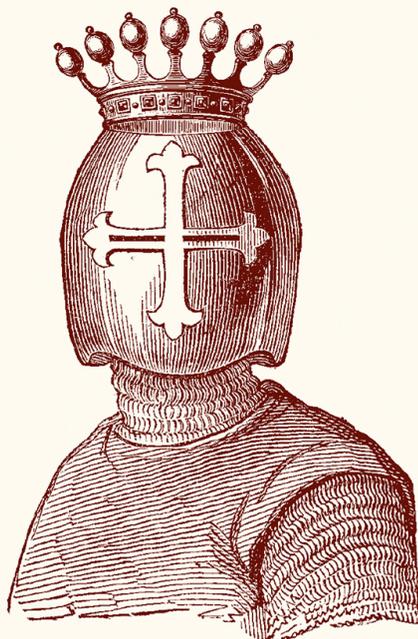


Tommaso di Carpegna Falconieri

Préface de Patrick Boucheron

L'HOMME QUI SE PRENAIT POUR LE ROI DE FRANCE



Tallandier



L'homme qui se prenait
pour le roi de France

Tommaso di Carpegna Falconieri

L'homme qui se prenait
pour le roi de France

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR COLETTE COLLOMP

Préface de Patrick Boucheron

Tallandier

« Lectures méditerranéennes »

Souligner le rôle central joué par l'espace méditerranéen dans la construction du monde européen relève de l'évidence que traduit l'expression « berceau de civilisations » utilisée à son propos. Depuis plusieurs millénaires, ces dernières s'y sont succédé, façonnant un univers dont l'originalité a été maintes fois soulignée.

Partant de la pertinence de cet objet d'étude, l'École française de Rome et la Casa de Velázquez à Madrid, appartenant au réseau des Écoles françaises à l'étranger, associent leurs compétences et mobilisent leurs auteurs pour s'adresser à un public qui cherche des clés afin de mieux comprendre les transformations profondes que connaît cette partie du globe.

Il s'agit d'interroger la réalité contemporaine de la Méditerranée au prisme des diverses sciences sociales. Revisiter les époques et les personnages du passé en posant sur eux notre regard et notre questionnement d'hommes et de femmes du XXI^e siècle, donner aux grandes questions qui traversent ce début du second millénaire (mobilités, environnement, religions, territoires, etc.) la profondeur de la réflexion historique, telle est l'ambition qui guide les ouvrages de cette série.



ISBN de l'École française de Rome : 978-2-7283-1334-1

ISBN de la Casa de Velázquez : 978-84-9096-070-7

Titre original : *L'uomo che si credeva re di Francia*

© 2005, Gius. Laterza & Figli.

© Éditions Tallandier, EFR, CVZ, 2018, pour la traduction française.

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3126-5

À papa, linguiste passionné.
À maman, qui aime l'histoire et les contes.

Préface

« Un éclat de rire vous enterrera » : à le relire aujourd'hui, ce fameux slogan de 1968 semble avoir pris de l'âge. Il renvoie au temps où l'on pouvait encore croire, avec énergie et optimisme, à la puissance émancipatrice de la dérision. Mais c'était en faisant usage d'un passé bien plus ancien : celui d'un Moyen Âge irrévérencieux que le cinéma de Pasolini, les chansons de Fabrizio De André ou le théâtre de Dario Fo cherchaient à réactiver. En allant puiser respectivement dans la désinvolture désespérée du *Décameron*, la violence poétique de Villon ou l'obscénité militante des jongleurs, il s'agissait de relancer jusqu'à nous ce Moyen Âge « énorme et délicat » qu'avait chanté Verlaine, sur un air populaire et joyeux qu'étaient prêts à entonner tous ceux qui ne pouvaient se contenter d'acquiescer au monde tel qu'il va.

Dans un livre récemment traduit en français sous le titre *Médiéval et militant*, Tommaso di Carpegna Falconieri a fait l'histoire de cet usage contestataire d'un Moyen Âge truculent et saltimbanque, s'inscrivant dans une gamme de médiévalismes européens beaucoup plus vaste et plus diverse qu'on ne l'imagine ordinairement¹. Voici pourquoi les historiens médiévistes ne peuvent se désintéresser des usages politiques de leur savoir, toujours débordé par la puissance

sociale des constructions mythologiques. Professeur à l'université d'Urbino, spécialiste renommé de l'histoire de la ville et de l'Église de Rome au Moyen Âge, Tommaso di Carpegna est également un historien de la force narrative des imaginaires politiques. Telle est probablement la raison pour laquelle il s'est intéressé à Cola di Rienzo, consacrant une passionnante biographie à l'aventure politique de celui qui passa « comme un météore » dans le paysage politique de l'Europe au milieu du XIV^e siècle². Car le tribun de Rome, qui tenta vainement de réactiver les libertés républicaines de la ville en 1347, puis à nouveau en 1354, était avant tout le scénographe génial et tourmenté des idées grandioses qu'il se faisait de son rôle prophétique dans l'histoire : celui de relever la dignité antique pour restaurer l'empire universel³.

De l'histoire qu'on va lire, Cola di Rienzo n'est ni le héros ni l'auteur, mais peut-être bien l'inventeur. C'est lui qui réussit à convaincre un marchand siennois du nom de Giannino Baglioni qu'il n'est pas celui qu'il croit, mais l'héritier légitime du trône de France. Nous sommes en septembre 1354, et le récit commence là, au moment précis où l'éloquence et l'art de la mise en scène du tribun vont faire dévier l'existence d'un homme. Giannino devient alors le roi Jean, imposteur sincère et mythomane convaincant qui « fabrique la vérité pour la prouver ». De Cola di Rienzo, Carpegna dit qu'il l'« imagine satisfait du coup de théâtre par lequel il avait dévoilé au marchand siennois son ascendance royale ». Et à la fin de son récit, il écrit – mais cette fois-ci, c'est de Giannino Baglioni dont il parle, puisque le biographe de Cola s'est fait entre-temps historien du personnage de son personnage – « nous le quittons en l'imaginant en train d'écrire et de nous raconter sa vie ».

Imaginer, c'est bien le mot. Non pas fabuler mais donner à voir des configurations de pouvoir et de savoir, fictionner

la fiction pour qu'elle rende sensible la puissance imaginative de l'histoire. Car entre ces deux images, celle d'une vie qui bascule et celle d'une vie qui s'écrit, que se passe-t-il ? Une histoire de fausse barbe, de trésors cachés et de berceaux échangés, où l'on assiste à une invasion de poux sur un navire napolitain mais aussi à l'aventure de routiers en Provence, où l'on visite les prisons d'Aix, Marseille et Naples après avoir fait la connaissance d'un juif mystérieux répondant au nom de Daniel, où l'on s'interroge sur une couronne en or et un sceau presque authentique, une histoire faite de mille intrigues enchevêtrées, de rumeurs, de calculs et de naïvetés, mais aussi de tricheries et de manipulations, ainsi que d'une bonne quantité de ruses et de maladresses, le tout nous menant jusqu'en Hongrie – pour le reste, n'attendez pas de l'auteur de ces lignes qu'il évente les charmes de cette épopée rocambolesque, car toute la démonstration historique, précisément, réside dans le rythme et l'allure des rebondissements de l'intrigue.

C'est dans cette intrigue que Carpegna choisit de plonger son lecteur, sans préalable, *in medias res* – car l'histoire est toujours un train que l'on prend en marche. Par un choix narratif plus audacieux qu'il n'y paraît, l'historien décide donc de raconter « une histoire telle qu'elle se présentait », quitte à se faire, comme son héros peut-être, la dupe volontaire d'une mystification. Car comment se présente cette histoire ? D'abord par un texte. Un texte au statut incertain, que l'on peine à attribuer et à dater avec exactitude, et qui attend toujours son édition critique. *L'Istoria del re Giannino* se donne pour les Mémoires de Giannino Baglioni et le récit de ses manœuvres, de ses intrigues et de ses batailles pour recouvrer ses droits à la couronne. Certains spécialistes ont soupçonné la mystification littéraire, d'autres, comme Émile G. Léonard, éminent historien du monde angevin,

en faisait l'une des sources de la reconstitution factuelle des événements de Naples, de Provence et de Hongrie⁴. Carpegna ne croit pas, et sans doute a-t-il raison, que le récit soit de pure invention littéraire, même s'il admet que l'histoire de ce mythomane convaincu de son bon droit emprunte certains de ses ressorts narratifs à la *novellistica* toscane. Or, c'est bien cette énergie fictionnelle qui anime le livre et lui confère sa portée historique.

Écrivant la vie d'Opicino de Canistris, prêtre italien dont le délire est contemporain de celui de Giannino Baglioni, et qui fut un « scribe chargé de cartographier un empire, habitant l'univers qu'il décrit, dont il ne devient le maître que pour s'en découvrir prisonnier », Sylvain Piron hésite à en faire le personnage d'une fiction de Borgès – car « il serait aussi bien chez lui dans un roman de Kafka⁵ ». C'est que la folie pousse inévitablement l'écriture historique à la limite. Si Giannino Baglioni est fou, ce n'est certainement pas à la manière de ces pauvres diables qui se prenaient pour Napoléon, ne serait-ce que parce qu'il réussit à convaincre de son ascendance royale de nombreux partisans. Mais comme l'a démontré avec brio Laure Murat, la prolifération des faux Napoléon à la Restauration a aussi une histoire politique. Ainsi que l'écrivait le grand médecin aliéniste Jean-Étienne Esquirol en 1816, « l'influence de nos malheurs politiques a été si constante que je pourrais donner l'histoire de notre révolution, depuis la prise de la Bastille jusqu'à la dernière apparition de Bonaparte, par celle de quelques aliénés dont la folie se rattache aux événements qui ont signalé cette longue période de notre histoire⁶ ».

Il convient donc de donner un nom politique à l'imposture dont Giannino Baglioni, devenu par la grâce de la révélation de Cola di Rienzo un second Jean le Posthume, est la victime consentante – et sans doute faut-il prendre au sérieux l'affir-

mation d'Innocent VI dans la bulle pontificale qu'il adresse aux souverains de Sicile le 14 février 1361 : « Une folie d'un genre nouveau [...] s'est emparée de lui. » Peut-on, comme le fait Yves-Marie Bercé, classer le « cas » Giannino dans la catégorie des « délires d'identité » que favoriseraient les troubles politiques et sociaux d'une Europe frappée par la peste noire⁷ ? Les importants travaux de Gilles Lecuppre sur l'imposture politique nous mettent assurément sur une autre voie. Prétendant une vague ressemblance avec un roi défunt, prétendant revenir d'une longue pénitence ou protestant d'une identité usurpée, nombreux sont ceux qui, à la fin du Moyen Âge, tentent de s'emparer du pouvoir. Gilles Lecuppre a reconstitué une trentaine de ces parcours d'imposteurs, en leur restituant leur rationalité paradoxale⁸.

Giannino Baglioni s'inscrit dans ce portrait de groupe. Ce n'est pas un pauvre fou qui se fait berner, ni une tête échauffée par les fièvres messianiques : le Siennois évolue dans un univers rationnel de marchand, fait de calculs et de ruses, sans recours aux signes divins, aux miracles et aux prophéties. Toutefois, son aspiration au trône de France fait sa singularité. Car contrairement à l'Angleterre et à l'Italie – que l'on songe par exemple à l'impressionnante cohorte des faux Frédéric II –, la France est relativement épargnée par l'imposture politique, du fait sans doute des hasards de la succession dynastique mais aussi de la protection d'une certaine sacralité. « En outre, les rois prennent en France la sage habitude de mourir en public, loin de l'ambiance violente et mystérieuse des batailles et de la réclusion. La place laissée à des scénarios de rechange s'en trouve réduite⁹. » Si le récit de Giannino Baglioni se caractérise, toujours selon Gilles Lecuppre, par une « interprétation des faits frénétiquement égocentrique¹⁰ », notre héros n'en manifeste pas moins « une crédulité excessive envers ses partisans potentiels et se fait

donc fréquemment manipuler, sans qu'il soit toujours facile de deviner par qui¹¹ ».

Complots, conspirations, coups montés et manipulations – on laissera au lecteur le plaisir de démêler le vrai du faux dans l'histoire qu'on va lire, jusqu'à ce que Carpegna ne dévoile, dans un dernier chapitre également réjouissant, les coulisses du drame. On apprendra alors que le plus difficile n'est pas de déchiffrer les manœuvres du parti navarrais de Charles II le Mauvais qui intrigue à l'arrière-scène de ce théâtre de dupes, mais de décider quand on doit en rire. Parmi l'imbroglia des feintes possibles, la plus difficile à repérer est toujours pour l'historien la conjuration des farceurs. Lorsque les Siennois retirent Giannino de la liste des magistrats élus au motif qu'il est bien le « roi Giannino », ne retournent-ils pas contre l'imposteur la charge de la *beffa*, cette mauvaise farce caractéristique des pratiques sociales de la dérision que traduit littérairement l'avènement des nouvelles toscanes, dans le sillage de la révolution narrative de Boccace – lui aussi un marchand projeté dans les artifices du monde des cours ? Alors, Jean se transforme en un roi de comédie, et l'histoire ne devient intelligible qu'à la lumière d'une fiction politique¹².

Tommaso di Carpegna Falconieri prend le risque du récit pour mieux assumer son métier d'historien, car c'est bien de la puissance imaginante des formes narratives dont il est question dans ce livre, et du rapport que la découverte de cette puissance entretient avec notre propre modernité. Voici pourquoi on ne pouvait rêver mieux que cet ouvrage pour inaugurer le projet intellectuel d'une histoire savante mais entraînante et accessible que porte la coédition entre les éditions Tallandier, l'École française de Rome et la Casa de Velázquez. On y découvrira donc le roman d'un menteur, qui est aussi le roman d'un lecteur. « Il aima beaucoup lire,

PRÉFACE

écrire et rédiger en langue vulgaire », lit-on dans *l'Istoria del re Giannino*. Le marchand siennois qui s'imaginait roi de France prend donc désormais place dans la belle galerie des victimes consentantes du mensonge romanesque, du Quichotte à Madame Bovary. Son portrait est aussi celui de l'époque dont il espérait vaincre les fatalités, et voici pourquoi *L'homme qui se prenait pour le roi de France* se peut lire également comme un essai sur le pouvoir royal.

N'est-ce pas lui, finalement, Giannino Baglioni, qui par son imposture parvient le mieux à vendre la mèche, n'est-ce pas le faux roi qui par son stratagème dévoile d'un coup la nature de la royauté ? On se souviendra alors de la leçon de Louis Marin, montrant avec éclat la manière dont l'animal intrépide, dans le conte de Charles Perrault, *Le Maître chat ou le Chat botté*, réorganise les signes pour piéger la fiction du pouvoir¹³. Sa ruse rend visible la fondation imaginaire de l'ordre du monde en même temps qu'elle fait advenir, en son sein tenu pour réel, un autre monde possible où un fils du meunier peut devenir le gendre d'un roi. C'est à cette inversion des signes que nous convie la lecture du livre qu'on a entre les mains, restaurant peut-être également la puissance renversante de la dérision.

Patrick Boucheron,
professeur au Collège de France.

Préambule à l'édition originale (2005)

J'ai rencontré Giannino la première fois en dépouillant des œuvres de la Bibliothèque apostolique vaticane qui n'avaient rien à voir avec lui. Puis je l'ai retrouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, alors que j'effectuais des recherches sur la vie de Cola di Rienzo. Je me suis laissé fasciner par lui et me suis promis d'enquêter, un jour ou l'autre, sur son histoire.

Le marchand de Sienne, qui croyait être roi de France, était un homme du XIV^e siècle. Ce petit personnage aussi filou et têtu que naïf était si convaincu de son bon droit qu'il abandonna confort et tranquillité et se jeta dans une folle aventure à travers l'Europe. Il traîna dans les cours des princes chrétiens, fut parfois jeté dans leurs prisons mais, partout, en Italie, en Hongrie, comme en France, il rencontra des seigneurs et des soldats, des aubergistes et des marchands, des clercs et des escrocs, de différentes nationalités, avec qui il tissa des relations complexes. Autant de raisons pour qu'il mérite d'être redécouvert.

Son histoire est si rocambolesque qu'elle semble relever de l'invention littéraire ; une sorte de *Nouvelle du Grasso legnaiuolo* ou d'*Henri IV* à la Pirandello. Bien qu'il ne fût pas roi de France (ne serait-ce que parce qu'il ne parvint

pas à le devenir), il est néanmoins avéré qu'il revendiqua la couronne capétienne.

Les sources qui permettent d'enquêter sur son histoire sont étranges. Elles sont arrivées jusqu'à nous à travers une tradition manuscrite et une interprétation savante complexes. Aussi fallait-il relever le défi et essayer de résoudre cette énigme.

En réalité, Giannino se révèle être intéressant à moult égards. C'était un être que nous pourrions qualifier de « marginal », car sa vie se déroulait entre deux mondes familiers aux spécialistes du Moyen Âge, entre la sacralité du pouvoir royal et la culture des marchands, à la frontière entre l'Île-de-France et la Toscane.

Le marchand qui voulait devenir roi n'est pas le seul caprice de l'histoire qui a fait pour nous de l'étonnement un sentiment normal. Ici, nous atteignons le summum, car dans la vie de Giannino, vérités et mensonges, être et paraître, vont toujours de pair dans une cascade de documents authentiques, faux ou imaginaires, de révélations, de revendications, d'inventions et de complots, de chroniques, de Mémoires et de fictions. Giannino, ce rêveur du Moyen Âge, suscite fascination et mélancolie.

Préambule à l'édition française (2018)

Dans cette édition française, il a été procédé à la correction de légères inexactitudes et à une mise à jour bibliographique de l'édition originelle. Au fil des années, j'ai recherché des traces de la vie de Giannino et me suis rendu dans les lieux importants de son histoire, du village de Cressay à Paris et à Saint-Denis, de Sienne à Rome et à Naples, jusqu'à ce qui reste du palais royal de Visegrád en Hongrie et à Pont-Saint-Esprit, la belle ville sur le Rhône tenue par ses mercenaires.

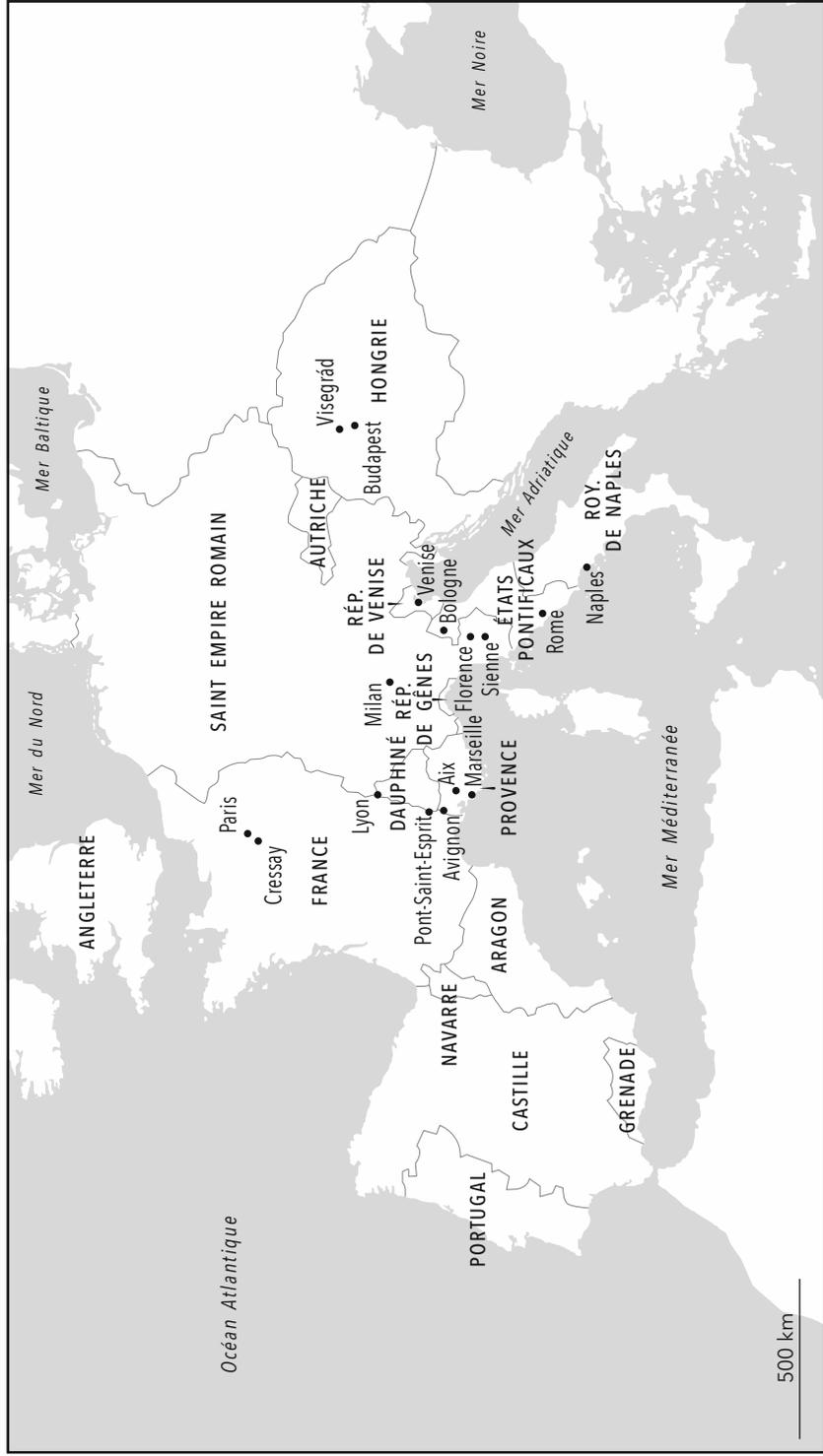
Je me réjouis que cette traduction soit éditée dans une collection que l'École française de Rome, dont la bibliothèque est un lieu d'élection pour nous, chercheurs du temps, partage avec la Casa de Velázquez chez les éditions Tallandier, et qu'en outre elle ait été exécutée par mon amie et collègue Colette Collomp de l'université d'Aix-en-Provence, ville à laquelle je suis profondément attaché pour y avoir passé les mois radieux d'un échange Erasmus.

Enfin, Giannino retourne en France, je l'imagine heureux et, je le crains, prêt à tout recommencer.

Note de la traductrice

Je remercie l'auteur pour son aide, ainsi que tous ceux qui ont rendu possible la publication de cette édition française.

L'Europe en 1360



TABLE

<i>Les derniers doutes</i>	176
<i>La fable, le mythe et la « matière de France »</i>	190
<i>Giannino dans la littérature</i>	197
Notes	203
Généalogies	247
Sources	251
Bibliographie	257
Index des noms de personnes	273
Index des noms de lieux	281